

bien quelque chose ; et j'aurai soin de lui creuser une tombe afin que les loups—ses frères—ne le dévorent pas. Osse'o ! où êtes-vous donc, l'ami ?

Waltermyer tressaillit en entendant ce dernier lui répondre d'une voix rauque et altérée. Il se retourna et vit l'Indien se soutenant à peine, les yeux voilés, le visage pâle, se tenant le côté à deux mains comme pour comprimer une vive souffrance.

—Ah ! Seigneur ! qu'avez-vous ? demanda le trappeur en courant à lui.

—Rien ! rien ! n'en parlez pas à la sœur des Faces Pâles, murmura Osse'o.

Et il tomba dans les bras de Waltermyer.

—Par le ciel ! il a une flèche plantée dans le flanc.

A cette exclamation, Esther poussa un grand cri, et vint tomber à genoux près du blessé. Waupee, avec un sang-froid et une adresse tout indiens, s'occupait déjà d'écarter les vêtements pour visiter la plaie.

—Laissez ! laissez ! gémit le blessé ; laissez-moi mourir.

—Ah ! par exemple ! c'est ce que nous verrons ! répondit Waltermyer en l'emportant avec tendresse jusque sur un banc de mousse. —Mais que vois je ? c'est un homme blanc ! ajouta-t-il, en considérant la poitrine d'Osse'o : blanc comme vous, jeune fille, voyez plutôt.

Esther hasarda un timide regard et couvrit de ses mains ses yeux troublés par les larmes : une motion étrange s'empara d'elle lorsqu'elle apprit que son sauveur était un homme de sa race. Oh ! alors, n'osant pas l'approcher, quelles ferventes prières elle adressa pour lui au ciel !

Waupee retira délicatement la flèche et étancha le sang.

—C'est une flèche de chasse qui n'est pas empoisonnée, observa Waltermyer après l'avoir examinée.

Au bout de quelques instants, Esther, jalouse de donner aussi quelque soins au cher blessé, essaya d'aider à panser la blessure.

—Laissez faire la fille des Dacotahs, dit Waupee en la repoussant avec douceur ; elle connaît la médecine de son peuple ; la main de la jeune Face-Pâle est tremblante comme une feuille agitée par le vent, son cœur est plus faible que celui d'une colombe.

—Mais survivra-t-il ?

—La vie est un bienfait du Grand Manitou !

—N'ayez donc pas peur ! ne troublez pas ainsi votre petit cœur, dit Waltermyer ; il guérira, je vous en réponds, moi.

Le pansement terminé, au moyen d'herbes médicinales que Waupee sut trouver dans le bois, Osse'o fut transporté sur un lit moelleux de fougères où il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil calme et bienfaisant.

Les deux femmes s'assirent à côté de lui ; Waltermyer se tint debout à l'entrée de la grotte, fumant sa longue pipe.

Après un long silence, il reprit la conversation :

—J'ai fait ce que j'ai pu pour le Mormon.

—Vous lui avez creusé une fosse ? demanda tristement Esther.

—Oui, et profonde... et couverte de pierres.. de manière à être retrouvé par ses amis, s'il en a.

L'Indienne fixa sur lui ses yeux noirs et désolés, d'un air suppliant, mais sans rien dire. Waltermyer comprit ce regard :

—Oui, Waupee, répondit-il, j'en ferai autant pour Aigle-Noir. Peut-être ni lui ni l'autre ne m'auraient rendu ce dernier devoir, mais que m'importe. Je lui ferai un tombeau à la mode des Dacotahs ; de façon à ce que chaque membre de sa tribu, y jette une pierre en passant comme c'est leur coutume.

Un regard de reconnaissance le récompensa de ces bonnes

paroles. Ensuite la jeune veuve se couvrit le visage de ses deux mains et sortit lentement. Esther voulait la suivre : Waltermyer l'en empêcha :

—Laissez-la aller seule. Elle va passer la nuit à veiller près de sa tombe ; c'est dans leur religion. Et maintenant, allez dormir ; moi je veillerai le malade.

—Non, ce sera moi ! Il m'a protégée pendant mon sommeil j'en veux faire autant pour lui.

—Allons, bien ! c'est en effet la tâche d'une femme. Mais ne vous tourmentez pas ; l'inquiétude chasserait les roses de vos joues, vous seriez faible et vous ne pourriez plus soigner ce brave et loyal Osse'o.

—Vous le connaissez depuis longtemps ! racontez moi son histoire.

La nuit se passa en récits et en causeries sur le blessé. Le lendemain, il se réveilla hors de danger et capable de se lever.

Waupee n'était pas reparu.

—Qu'est devenue cette pauvre femme ? demanda Esther qui compatissait sincèrement à sa douleur.

—Je vais voir, répliqua Waltermyer.

—J'irai avec vous, si notre malade veut prendre patience un moment, reprit Esther avec un sourire qui seul eût suffi pour guérir le demi-Indien.

Ils trouvèrent l'Indienne affaissée sur la tombe de son Seigneur et maître. Leur première pensée fut qu'elle était endormie ou évanouie. Mais non ! la pauvre femme était plongée dans le sommeil suprême : son âme s'était envolée, sans agonie, sans secousse ; dans ses yeux à peine clos on voyait un dernier regard adressé au ciel.

Waltermyer lui creusa une tombe à côté de celle qu'elle avait aimé jusqu'au delà de la mort : pendant qu'il accomplissait cette tâche peuse de grosses larmes brûlantes sillonnaient son rude visage.

Pauvre, pauvre femme ! murmurait-il : puisse-t-elle être plus heureuse au ciel que sur cette terre. Je n'aurais jamais cru que je pleurerais sur une Peau-Rouge... c'est pourtant vrai... et si elle avait vécu... mais non ! qu'elle repose en paix, la voilà arrivée, nous sommes encore sur la route...

#### EPILOGUE.

Par une belle journée de juin, des groupes curieux et affairés stationnaient aux alentours d'un des plus riches hôtels de Saint Louis, la grande cité assise nonchalamment sur les rives du Missouri.

En voyant passer un comptueux équipage, Miss Hélène Worthington tourna vivement la tête.

—Savez-vous la grande nouvelle ? lui dit un jeune gentleman qui se tenait à ses côtés.

—Qu'y a-t-il, demanda négligemment la jeune fille.

—L'équipage qui vient de passer devant vous est celui qui conduit à l'hôtel Saint Clair et la fille d'un planteur millionnaire, Miss Esther Morse, à laquelle Charles Saint Clair a sauvé la vie dans le désert et qu'il a épousée avant de revenir à Saint Louis.

La jeune fille pâlit comme si elle avait reçu un coup de poignard.

Le lecteur a sans doute compris que Osse'o n'était autre que Charles Saint Clair.

Il vit heureux avec sa jeune femme et il a gardé avec lui le vieux Kirk Waltermyer qui est maintenant un ami de la famille.

FIN.

POUR LE PROCHAIN NUMÉRO : LE PECHEUR DE PERLES

LETTRE IMPORTANTE

Montréal, 13 juillet 1886

M. A. FOULIN, gérant de la Saint Léon Water Company,

Monsieur,  
Je suis heureux de pouvoir vous donner les détails suivants à l'égard de l'Eau Minérale de Saint Léon. Il y a plusieurs années, ma femme souffrait de la dyspepsie, brûlement d'estomac et constipation à un tel point qu'elle ne pouvait garder aucuns vivres. On lui conseilla de faire usage de l'Eau Saint Léon, tel que prescrit. Elle n'a plus depuis 15 jours et maintenant elle est parfaitement guérie et mange ce qu'elle veut sans le moindre effort. Ser ceux qui souffrent des mêmes maux, je vous permets de publier cette lettre.  
J'ai l'honneur d'être,  
Votré, etc.,

ALFRED LAPOINTE,  
Forgeron et Ferblantier, 48, rue Dupeyrou.

Pour la Dyspepsie ou Digestion difficile, buvez l'Eau Minérale de St-Léon après chaque repas.

Pour la Constipation, prenez-la avant le déjeuner.

ST-LEON MINERAL WATER

A. FOULIN, Gérant

4, CARRE VICTORIA - - MONTREAL